

"Ikoutou Ya Congo". Nous accomplîmes la cérémonie de la "fraternité par le sang" et nous achetâmes des vivres en abondance ; après quoi nous essayâmes de continuer notre chemin sur la rive gauche. Trois jours après, nous nous trouvâmes en présence d'une puissante tribu armée tout entière de fusils, qui, aussitôt qu'elle nous aperçut, équipa cinquante-quatre grands canots et nous attaqua. Ce ne fut que quand trois de mes hommes furent tués que je cessai de crier que nous étions des amis et d'offrir des étoffes. Durant un parcours de 12 milles, nous soutînmes, sur cette terrible rivière, un assaut désespéré. Ce fut l'avant-dernier des trente-deux combats que nous eûmes sur le Loualaba, laquelle rivière, après avoir changé de nom vingt fois, devenait connue, à mesure que nous approchions de l'Atlantique, comme le Kouango et le Zaïre.

"Dans le grand bassin qu'elle arrose, entre le 26-degré de longitude est (Greenwich) et le 17, elle présente un cours libre de plus de 1,400 milles (environ 2,200 kilomètres), avec de magnifiques affluents, principalement sur la rive méridionale. De ce point, ouvrant la large ceinture de montagnes situées entre le grand bassin et l'Océan, elle descend par une trentaine de chutes et de rapides furieux à la grande rivière creusée entre les chutes d'Yellala et l'Atlantique.

"Nos pertes ont été très-sérieuses et je pleure encore la mort de mon dernier compagnon blanc, le brave et pieux jeune Anglais Francis Pooock, qui fut noyé aux chutes de Massassa, le 3 juin dernier. Le même jour, moi et sept hommes nous faillîmes être entraînés dans les chutes de Mouna, et six semaines plus tard, moi-même et tout l'équipage de la *Lady-Alice*, nous fûmes enlevés par le courant furieux des chutes de Mbelo, d'où nous n'échappâmes que par miracle. Mon jeune et fidèle compagnon Kaloulou est aussi parmi les morts.

"Je viens de raconter brièvement, et forcément d'une manière très-imparfaite, comment nous avons traversé la moitié jusqu'ici inconnue de l'Afrique, comment nous avons franchi 1,800 milles (près de 3,000 kilomètres) de Nyangoué à l'Océan. Vous pouvez maintenant vous imaginer, en attendant de plus amples détails, la nature de nos efforts pour regagner la civilisation, nos batailles désespérées avec les cannibales, la patience qu'il nous a fallu pour franchir avec notre flotte les passages à cataclysmes, nos terreurs quotidiennes, notre chagrin de la perte de précieux et chers camarades aux passages des cinquante-sept chutes et rapides qui interrompent le cours de la puissante rivière à travers la région navigable. Mais je vous ai dit peu de choses des maladies, je vous ai peu parlé de l'insalubrité de certaines contrées traversées par nous, de la tristesse intense que nous éprouvâmes dans les lugubres régions de l'Ouzimba et de l'Oourinza et des fatigues énormes que nous avons endurées, fatigues qui ont terrassé nos forces ; mais vous pouvez vous les figurer.

"J'ai essayé de vous conduire rapidement à travers quelques-unes de nos mille et une épreuves, alors qu'en pleines ténèbres épaisses, qu'en plein

mystère de l'inconnu, le sabre au poing, nous marchions vers la lumière. Je vous ai esquissé quelques traits d'un petit nombre de nos luttes émouvantes—luttes avec les démons humains qui font leur joie de tout ce qui est ruse, trahison, cruauté, qui nous regardaient du même œil que nous regardions les bêtes sauvages qui battent les plaines de l'Ousoukouma, qui voyaient dans chacun de nous un gibier à point pour être tué, dépecé, cuit et mangé. Il nous ont attaqués avec des lances, des sagaies, des flèches empoisonnées et des fusils ; et, dans une circonstance, ils entourèrent littéralement notre camp de filets dissimulés. Ils plantaient dans le sol des bâtons empoisonnés afin que ceux des nôtres qui avaient charge de les éloigner de notre campement se perçassent les pieds sur ces instruments de torture.

"De tous les côtés, la mort nous a regardés en face ; nuit et jour elle a dardé sur nous ses yeux cruels, et mille mains sanguinaires étaient toujours là toutes prêtes à profiter de la moindre négligence. Nous nous sommes défendus en hommes qui savaient que la pusillanimité serait notre ruine, que la pitié était inconnue à ces sauvages. Par un sentiment de charité chrétienne, par considération pour mon monde, et aussi pour moi-même, sur qui reposait la responsabilité d'avoir amené l'expédition au milieu de ces régions perdues, j'aurais voulu qu'il en eût pu être autrement et je cherchais anxieusement à découvrir le moindre signe d'accalmie et de paix quand je voyais mes camarades africains s'écarter un à un de mes côtés...

"Cependant, continue M. Stanley, nous avons eu quelques courts intervalles de plaisir, même pendant cette période orageuse. Une tribu pacifique—le lendemain d'un rude combat soutenu par nous contre une race belliqueuse dont elle avait eu, semble-t-il, beaucoup à souffrir—avertie par les immenses tambours chargés d'annoncer l'approche d'étrangers, accourut en foule au bord de la rivière, tandis que les plus hardis de ses guerriers sautaient dans leurs énormes canots et venaient droit sur nous, en ayant soin cependant de crier de toute leur force le mot magique : "Sennené", qui nous fit aussitôt relever nos fusils et que nous répétâmes avec une telle vigueur de poumons que les milliers de spectateurs réunis sur la rive ne se trompèrent point à sa sincérité. Le bienheureux mot fut entonné par eux en chœur avec une ferveur telle que, quand ils cessèrent de crier, les échos de la forêt, de l'autre côté de la rivière, semblaient encore répéter mystérieusement : "Sennené ! sennené !" Nous mouillâmes nos ancres de pierre assez près de la foule du rivage et nous invitâmes les guerriers des canots à accoster.

"Par une timidité enfantine, ils ne voulurent pas approcher à plus d'une cinquantaine d'yards ; mais deux vieilles femmes—vieilles dames, devrais-je dire—s'emparèrent d'un petit canot et poussèrent droit sur mon bateau. Elles arrivèrent bord à bord et, après de francs éclats de rire de bon augure, elles nous offrirent du vin de palme et une couple de poules. Alors les guerriers, honteux de leur timidité—qui n'était pas de la peur—poussèrent aussi leurs